



REVUE DE PRESSE

Jeanne Balibar



**FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS**

10 sept - 31 déc 2018

Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Claudia Christodoulou - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13

Jeanne Balibar

Les Historiennes

Théâtre des Abbesses – 28 – 29 sept.

PRESSE

La Terrasse – Septembre 2019

Télérama – 4 septembre 2019

Histparis.hypotheses.org – 5 septembre 2019

Playtosee.com – 6 octobre 2019

Théâtre(s) – 23 septembre 2019

Arts-chipels.fr – 1^{er} octobre 2019

L'Express Dix – Décembre 2019

Théâtre(s) – Hiver 2019

La Terrasse – Septembre 2019

Les Historiennes

Jeanne Balibar convoque trois femmes hors du commun dans une lecture-performance.



Olivier Allard

La comédienne Jeanne Balibar.

© D.R.

Une pour trois. Et même une pour six. Dans un seul-en-scène, Jeanne Balibar explore trois femmes aux parcours extraordinaires restitués par les historiennes Charlotte de Castelnau-L'Estoile, Anne-Emmanuelle Demartini et Emmanuelle Loyer. Sont évoquées les vies de Violette Nozière, meurtrière à 18 ans de son père qui l'avait abusée, de Delphine Seyrig, la superbe, lumineuse, fragile, féministe comédienne, et de Pascoa, une esclave angolaise traînée en 1700 devant le tribunal de l'Inquisition pour bigamie. De ces trois récits historiques, qui posent des questions liées au féminisme, aux rapports de classe et à l'identité, Jeanne Balibar fait résonner leur complexité en respectant le style de chaque autrice. Pour la première fois de sa carrière seule sur scène, la comédienne fait écho, par le truchement de ses amies historiennes rencontrées au lycée,

à ses propres réflexions sur le féminin et la liberté, comme en avait déjà témoigné son discours enflammé à la cérémonie des Césars en 2018 où elle avait mis à l'honneur la notion de sororité.

Isabelle Stibbe

Théâtre des Abbesses, 31 rue des Abbesses,
75018 Paris. Les 28 et 29 septembre 2019.
Tél. 01 42 74 22 77. Durée: 3h

LA RENTRÉE CULTURELLE

THÉÂTRE

JEANNE BALIBAR

Elle peut tout faire, tout jouer. Barbara au cinéma, la Dame aux camélias au théâtre... Voilà l'envoûtante Jeanne Balibar aux prises avec un *Bajazet* de Racine revisité par Antonin Artaud. C'est l'iconoclaste metteur en scène allemand Frank Castorf, compagnon de la comédienne et grand brasseur de chefs-d'œuvre, qui a eu l'idée de cet explosif assemblage autour de deux poètes cruels qui mettent le cœur à mort.

| Festival d'Automne, du 20 au 22 novembre à Aix-en-Provence et du 5 au 14 décembre à Bobigny. Et aussi : *Les Historiennes*, lecture-performance, les 28 et 29 sept., Festival d'Automne, Paris.

ILS ASSURENT

CONTENTS
DE LES REVOIR!

L'histoire à l'Université de Paris

Actualité de la recherche et de l'enseignement

LES ENSEIGNANT.E.S-CHERCHEUR.E.S

LES ÉQUIPES DE RECHERCHE EN HISTOIRE DE L'UP

ACTUALITÉ DE LA RECHERCHE À L'UP

NOS FORMATIONS D'HISTOIRE



Les Historiennes, une lecture-performance de Jeanne Balibar

Dans le cadre du Festival d'automne à Paris, le **théâtre des Abbesses** présentera ***Les Historiennes, une lecture-performance de Jeanne Balibar, les 28 et 29 septembre 2019***. Si vous n'êtes pas abonnés au Festival d'automne, vous pourrez tout de même assister au spectacle, en prenant vos places au Théâtre de la ville. Les billets sont en vente depuis le 28 août.

**Une meurtrière, une actrice, une esclave,
trois figures féminines éclairées par trois historiennes
dont Jeanne Balibar restitue les récits
dans cette lecture-performance**

Seule face au public, Jeanne Balibar s'appuie sur les travaux des historiennes Charlotte de Castelnau-L'Estoile, Anne-Emmanuelle Demartini et Emmanuelle Loyer pour explorer les portraits de trois femmes hors du commun – une meurtrière, une actrice, une esclave – ce qu'elles nous disent du féminisme, mais aussi des questions liées aux rapports de classes et à l'identité. Il y a d'abord Violette Nozière, meurtrière à dix-huit ans de son père alors que celui-ci avait abusé d'elle pendant des années, telle que racontée par Anne-Emmanuelle Demartini dans *Violette Nozière, la fleur du mal : Une histoire des années trente*. Il y a ensuite Delphine Seyrig, actrice, cinéaste et féministe revendiquée, évoquée par Emmanuelle Loyer. Il y a enfin, Pascoa, esclave née au XVIII^e siècle, dont Charlotte de Castelnau-L'Estoile a retracé les vicissitudes et la libération sur fond de colonialisme.



La Terrasse – Septembre 2019

Les Historiennes

Jeanne Balibar convoque trois femmes hors du commun dans une lecture-performance.



Olivier Allard

La comédienne Jeanne Balibar.

© D.R.

Une pour trois. Et même une pour six. Dans un seul-en-scène, Jeanne Balibar explore trois femmes aux parcours extraordinaires restitués par les historiennes Charlotte de Castelnaud-L'Estoile, Anne-Emmanuelle Demartini et Emmanuelle Loyer. Sont évoquées les vies de Violette Nozière, meurtrière à 18 ans de son père qui l'avait abusée, de Delphine Seyrig, la superbe, lumineuse, fragile, féministe comédienne, et de Pascoa, une esclave angolaise traînée en 1700 devant le tribunal de l'Inquisition pour bigamie. De ces trois récits historiques, qui posent des questions liées au féminisme, aux rapports de classe et à l'identité, Jeanne Balibar fait résonner leur complexité en respectant le style de chaque autrice. Pour la première fois de sa carrière seule sur scène, la comédienne fait écho, par le truchement de ses amies historiennes rencontrées au lycée,

à ses propres réflexions sur le féminin et la liberté, comme en avait déjà témoigné son discours enflammé à la cérémonie des Césars en 2018 où elle avait mis à l'honneur la notion de sororité.

Isabelle Stibbe

Théâtre des Abbesses, 31 rue des Abbesses,
75018 Paris. Les 28 et 29 septembre 2019.
Tél. 01 42 74 22 77. Durée: 3h

EN COULISSES

→ Dans la performance
Les Historiennes, **Jeanne Balibar**
s'empare d'essais d'historiennes
sur des destins de femmes,
à voir au Festival d'Automne.



KLVO

Arts-chipels.fr – 1^{er} octobre 2019

THÉÂTRE

LES HISTORIENNES. DES HISTOIRES DE FEMMES AU FÉMININ.

1 OCTOBRE 2019

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



© DR

Trois histoires de femmes hors du commun passées à la moulinette analytique de trois historiennes, que raconte et met en scène une autre femme : Jeanne Balibar. Le pari que la recherche s'écrive, elle aussi, au féminin. Et une performance d'actrice.

Elles sont trois femmes, historiennes. Armées jusqu'aux dents de tout l'appareil critique relatif à la fonction. Les outils, l'analyse au pas à pas, dans le détail, des documents disponibles à leur étude, les références et les notes en bas de page. La même patience de fourmi industrielle assemblant un à un les indices, confrontant les points de vue, complétant les informations avec une obstination de rat de bibliothèque se nourrissant de numéros de liasses, de minutes de procès, d'échanges de correspondance. Archéologues d'un passé partiellement enfoui ou chroniqueuses d'événements récents, Emmanuelle Demartini, Emmanuelle Loyer et Charlotte de Castelneau ont en commun de s'être penchées sur des vies de femmes exceptionnelles, chacune à leur manière.



Trois destins de femmes combattantes

Les trois femmes qu'elles décortiquent appartiennent à des époques différentes. Dans leur ordre d'apparition, il y a d'abord Violette Nozière, dans les années 1930, meurtrière de son père à dix-huit ans. Pour sa défense, elle invoque le viol à une époque où ces affaires sont soigneusement maintenues sous le manteau, où le silence est la règle et les mères frappées de mutité. Employé modèle, bon époux, soucieux de l'éducation de son enfant : rien ne manque au portrait idyllique que dressent les journaux et que clame la mère qui s'érige en figure hallucinée de la vengeance face à sa fille indigne. D'abord condamnée à mort, Violette Nozière voit sa peine commuée en travaux forcés avant d'être graciée, libérée puis réhabilitée en 1963, trente ans après les faits.

La deuxième est Delphine Seyrig, une actrice, fille de grands intellectuels, qui sera de bien des aventures de l'avant-garde. William Klein, Resnais, Truffaut, Buñuel, Demy, Duras, Akermann : son palmarès est impressionnant. Actrice au parler inimitable dans la scansion qu'elle imprime à ses phrases, dans sa manière d'accentuer les syllabes et de marquer les mots, toujours si « distinguée », la chevelure disciplinée impeccablement arrangée, elle épouse, dans les années 1970, la cause du féminisme en signant, notamment, le « Manifeste des 343 » – des femmes qui déclarent avoir recouru à l'avortement. Elle réalise alors des documentaires (*Scum manifesto* ou *Sois belle et tais-toi*). S'abattront sur elle les sarcasmes des journalistes, la mise au ban, la liquidation en règle de celle qu'on décrit comme traître à sa classe. Cette histoire, présentée sous forme de notes de travail, parcellaires, incomplètes, Jeanne Balibar la sollicite pour compléter ce parcours de femmes.

Le dernier texte met en scène une esclave de la colonie portugaise du Brésil au XVII^e siècle. Pascoa est accusée de bigamie par l'Inquisition qui fait de ce procès d'une pas-grand-chose un acte exemplaire. Plusieurs années d'enquête sont nécessaires pour remettre au jour le passé de l'accusée, en Angola puis au Brésil, dans un procès qui se tient à Lisbonne et où sans cesse sont demandées de nouvelles preuves de la bigamie de l'accusée, mariée en Angola avant de convoler au Brésil. Avec une grande intelligence et une certaine rouerie, celle-ci allègue que son « mariage » angolais n'en était pas un, les sacrements n'ayant pas été réalisés dans les normes. À travers cette aventure sinistrement rocambolesque, c'est toute une société qui se dessine : le trafic des esclaves, les rapports de forces existants, la chape de plomb que fait peser l'Inquisition, les rapports entre hommes libres et esclaves. Et avec elle émerge une vision inédite de l'esclavage brésilien, constitué en classe plus combattante, plus attachée et à même de défendre ses droits.

Chacune à leur manière, ces femmes se sont insurgées contre le sort qu'on leur faisait. Elles ont bravé les interdits et lutté, avec leurs armes, contre les préjugés de leur époque. Elles méritent que l'Histoire s'arrête sur elles et que nous, public, en ayons connaissance.



© DR

Le document « brut » : le théâtre à rebours

Jeanne Balibar choisit pour ces histoires le parti d'une certaine austérité. Un plateau qui se métamorphose en table, en siège ou en canapé selon les besoins de la lecture. Une lampe, qui donne un caractère intimiste à la lecture. Parfois des projections sur un écran en fond de scène. Nous sommes ici dans l'univers du document. Pas de fiction reconstituée, pas de récit intermédiaire, qui recollerait les morceaux des extraits pris dans chacune des évocations. La narration, c'est le cheminement de l'analyse elle-même, avec son appareil critique. Dans un langage qui est celui de l'historien, délaissant le littéraire au profit de l'analyse sèche, les autrices scrutent les situations sous une loupe qui n'épargne pas un poil, allant chercher dans le petit détail les sources de la révélation. À rebours d'un texte théâtral, elles livrent une parole que Jeanne Balibar restitue dans son statut même de texte destiné à être lu, pas à être joué.

Trois manières de raconter l'histoire

Jeanne Balibar imprime cependant une mise en théâtre, traduisant d'une mimique du bout des doigts les débuts et les fins de citation, changeant de timbre pour opposer les Nozière mère et fille ou pour reprendre le vocabulaire stéréotypé de l'instruction judiciaire. Elle adopte les inflexions de voix de Delphine Seyrig et met en parallèle la sécheresse des notes qui la concernent et les articles de presse ou les extraits des films qu'elle a tournés, ou retourne à la vision austère de l'écrit historique, sans autre support que la voix, avec l'évocation de l'esclave Pascoa qui clôt le « spectacle ».

Si l'on comprend la nécessité que Jeanne Balibar a de revenir à l'os du texte, sa volonté de nous faire percevoir le propos intellectuel qui fait échapper le spectacle au théâtre, avec un choix de textes en lui-même captivant, les plus de trois heures de lecture de ces trois évocations accolées constituent une durée difficile à soutenir avec l'attention requise. Face à l'évocation assez théâtralisée – par ses constituants même – de l'affaire Nozière, le « cas » Seyrig, moins organisé intellectuellement puisqu'il s'agit de notes mais plus visuel, nous perd un peu dans la fragmentation assumée de l'alternance entre cahier de notations en forme de têtes de chapitre et extraits de films. Et quand dans la dernière partie, le roi est nu, que les artifices ont été écartés pour laisser place à l'écoute, rester concentré devient difficile. Tant de sobriété exige du spectateur de maintenir son attention sur une longue durée, de se cramponner au texte. Avec un propos plus ramassé, la chose eût été plus aisée. Il n'en demeure pas moins que ces trois évocations sont passionnantes et que Mme Balibar y fait toute la preuve de son talent de comédienne, qui est grand.

Les Historiennes

Mise en scène & interprétation : Jeanne Balibar

Textes : *La Meurtrière* d'Anne-Emmanuelle Demartini, *L'Actrice* d'Emmanuelle Loyer,
L'Esclave de Charlotte de Castelnau-L'Estoile

Théâtre de la Ville – Théâtre des Abbesses

Les 28 et 29 septembre 2019.

Tél : 01 42 74 22 77. Site : www.theatredelaville-paris.com

ENTRETIEN

« L'ART EST UNE FÊTE »

A l'occasion de *Merveilles à Montfermeil*, son premier long-métrage, utopiste et enthousiasmant, Jeanne Balibar dévoile à L'Express dix son rapport au jeu et à la création, pensé comme un plaisir que tout le monde doit partager.

TEXTE: IGOR HANSEN-LØVE
PHOTOS: PATRICK SWIRC POUR L'EXPRESS DIX
STYLISME: BARBARA LOISON

« Le beau est toujours bizarre. » La citation est de Charles Baudelaire. Le poète n'a jamais rencontré Jeanne Balibar, mais cette phrase géniale, tirée du recueil *Curiosités esthétiques* (1868), semble écrite pour elle. La preuve en images. Lundi 25 novembre, 15 heures. La comédienne apparaît à la terrasse d'un café parisien, se dirige devant l'objectif du photographe Patrick Swirc... Et immédiatement, il se passe quelque chose. Magnétique, l'actrice impose son élégance et son charisme, mais aussi une espèce de folie diffuse et troublante. L'effet est saisissant. La comédienne a illuminé les films des plus grands réalisateurs français, d'Arnaud Desplechin à Jacques Rivette, d'Olivier Assayas à Mathieu Amalric. Aujourd'hui, elle défend son premier long-métrage, *Merveilles à Montfermeil*. Une œuvre radicale mettant en scène l'arrivée au pouvoir d'une maire, incarnée par Emmanuelle Béart, et son équipe déjantée, à la tête d'une commune déshéritée de la Seine-Saint-Denis. Leurs projets : rendre la sieste quotidienne obligatoire, instituer une journée du kimono et une fête de la

brioche... Utopiste, étrange et hilarante, cette première réalisation est, sans aucun doute, l'un des films les plus singuliers de la saison. Et pour Jeanne Balibar, sa création, une Fête de l'Humanité.

D'où est venue l'idée de réaliser un film aussi singulier ?

De ma lecture quotidienne des journaux en général, et des articles sur la politique de la ville en particulier. J'ai constaté qu'il existait un décalage immense entre ce qui devrait être fait par les pouvoirs publics pour améliorer la vie des gens et la petitesse des budgets mis à leur disposition... C'est à la fois désespérant et désopilant. Je me suis dit que ce décalage ferait un bon sujet de comédie s'il était poussé jusqu'à l'absurde. Dans mon film, l'équipe qui arrive au pouvoir est utopiste – et j'adhère à leurs idées – mais, malgré leur bonne volonté, ils se fracassent contre le réel... Car ils n'ont quasiment pas de moyens.

Mais un tel sujet peut être traité sérieusement...

Certes, mais je ne suis ni maire, ni ministre du Budget, ni Christine Lagarde... Je viens du cinéma, donc je me demande comment traiter ces questions par le cinéma. Et la comédie s'impose à moi, car j'aime rigoler.

Qu'est-ce qui vous sert de fil conducteur dans la création ?

Les comédiens. Un jour, alors que nous étions invitées dans une émission de radio, j'écoutais Emmanuelle Béart évoquer la situation des migrants. Ce qu'elle disait était à la fois sérieux, articulé et très intelligent. Et c'est à ce moment-là, justement, que je me suis dit qu'elle pourrait incarner un excellent personnage comique ; en l'occurrence une maire déterminée qui décide de régler tous les problèmes de ses administrés. Parce que chacun sait que les vraies bonnes performances comiques sont jouées par des acteurs qui prennent leur travail très au sérieux et que les vraies bonnes comédies sont faites avec des sujets déchirants.

Était-ce facile de convaincre vos comédiens de participer ?

Oui : ils ont tous répondu « oui » immédiatement.

Au cœur de votre travail, il y a l'idée que le langage est un problème qu'il faut essayer de résoudre pour que les gens puissent s'entendre...

C'est vrai. Au départ, c'est une colère politique. Je trouve exaspérant quand les politiques répètent à tout va que certaines

Costume en velours
et chemise en organza,
ACNE STUDIO. Colliers en or,
LAUREN RUBINSKI.
Bague personnelle.





Tous nos remerciements
au Square Trousseau
1, rue Antoine-Volton, Paris (XII^e)
01-43-43-06-00.

Mise en beauté :
Kathy Le Sant c/o Call my
Agent Coiffure : Jean-Claude Gallon
Assistant photographe :
Bastien Santangelo
Assistant styliste : Robin Delattre
Production : Ghislaine Peraria.

« COMME CHACUN LE SAIT, LES VRAIES BONNES COMÉDIES SONT FAITES DE SUJETS DÉCHIRANTS. »

▀ personnes doivent absolument apprendre le français. Egoïstement, je trouve ça plus intéressant d'apprendre une nouvelle langue plutôt que quelqu'un apprenne la mienne... Ensuite, parce que la question de la langue est au centre de mon métier. Je n'ai suivi que très brièvement des cours de théâtre. C'est en apprenant une langue étrangère que j'ai appris le jeu. Dans une autre langue, on devient quelqu'un d'autre.

Il est difficile de déterminer si *Merveilles à Montfermeil* est une œuvre optimiste ou pessimiste sur la politique. Qu'en pensez-vous?

Vous me faites un très beau compliment. J'ai justement essayé de faire un film qui se situe sur une ligne de crête, entre l'espoir et le désespoir, car je voulais qu'il ressemble à la vie, qui nous fait alterner entre ces deux états.

Et comment imaginiez-vous le résultat?

Je ne l'imaginai pas du tout. Je ne travaille pas comme ça. Je cherche juste à réaliser une expérience, avec des comédiens que j'aime, des sujets qui me tiennent à cœur (la politique, la pauvreté, la citoyenneté en l'occurrence) et les habitants de Clichy et de Montfermeil, qui ont bien voulu participer à cette création. Et puis, tout s'est mis en route avec l'improvisation. J'ai appris de Jacques Rivette que le cinéma pouvait être conçu comme une installation artistique.

Des films aussi expérimentaux sont de plus en plus rares de nos jours.

Oui. Mais c'est aussi lié à ma personne, à mon rapport au monde et au cinéma. C'est comme si j'étais éclairé par un stroboscope. J'apparaîrais, puis je disparaîrais.

Dans l'ensemble, votre parcours au cinéma, au théâtre et en musique, est quand même impressionnant...

Oui et non. Je suis une lente contrariée, comme il existe des gauchers contrariés. Un jour, j'ai dit à Philippe Katerine, alors que je vivais avec lui, que je m'étais fait une fausse image de moi-même. Enfant, on m'a toujours vue comme une fonceuse précoce... Alors que, en réalité je mets un temps fou à accomplir ce que j'ai à faire. Et Philippe m'a répondu : « Eh bien, c'est vrai alors, car, même ça, tu as mis un temps fou à t'en rendre compte. » Mais pour vous répondre précisément, oui, à partir du moment où mon fils aîné est entré à l'école primaire, j'ai choisi d'accepter les propositions qui me tenaient le plus à cœur...

Vous jouez une commissaire dans *Les Misérables*, de Ladj Ly, qui, comme votre film, se déroule à Montfermeil. Est-ce un pur hasard?

Oui. Et c'est très beau que deux longs-métrages a priori aussi différents puissent être inspirés par cette ville. Même si, dans le fond, nous évoquons les mêmes sujets. Ladj Ly est un réalisateur formidable, qui m'a beaucoup aidé en me faisant découvrir Montfermeil.

Votre film est l'un des longs-métrages les plus festifs de l'année. Comment êtes-vous parvenue à insuffler une telle gaieté sur le tournage?

Les choses se sont faites naturellement. Je n'ai jamais eu à me forcer. L'impulsion est née du désir de jouer ensemble. Nous avons organisé des ateliers avec les habitants de la ville. Nous avons dansé, avec l'aide précieuse du chorégraphe Jérôme Bel. Il est impossible de ne pas être joyeux quand on tourne un film avec des gens d'horizons si différents.

Qu'est-ce qu'une fête réussie pour vous?

Dans mon esprit, la fête est indissociable de la danse. J'ai été élevée dans une famille de communistes, et je crois, au fond, que ce que je recherche dans tout ce que je fais, qu'il s'agisse de la musique, du cinéma ou du théâtre, c'est la Fête de l'Humanité. Au sens propre, d'abord. J'ai des souvenirs incroyables de rencontres, de concerts, de moments de grand bonheur quand mes parents m'emmenaient à cette manifestation tous les ans. Et je crois que c'est resté gravé en moi. Mais la « fête de l'humanité », je l'entends aussi au sens figuré. J'aime quand l'art devient la fête de tout le monde, des gens qui viennent de tous les horizons...

Est-ce que la folie se cultive ?

Pourquoi me posez-vous cette question ? Non, au contraire, c'est quelque chose contre lequel il faut lutter en permanence. Et c'est justement ce qui rend encore plus fou. En tout cas, c'est ce que l'on me dit, quand j'essaie d'être la plus rationnelle possible. C'est ma limite comme actrice. J'aimerais jouer des personnages plus normaux et ordinaires, parce que c'est très beau aussi. J'y arrive peut-être, pour la toute première fois, dans le dernier film que je viens de tourner, *Memoria*, de Apichatpong Weerasethakul... En même temps, au côté de Tilda Swinton, on ne peut qu'avoir l'air normal, non ? ▀

Merveilles à Montfermeil, de Jeanne Balibar. Avec Emmanuelle Béart, Ramzy Bedia, Mathieu Amalric, Bulle Ogier... En salle le 8 janvier 2020.

BAISSER DE RIDEAU

LE THÉÂTRE DE

Jeanne Balibar

«Je suis une comédienne pas très maline !»

Pourquoi faites-vous du théâtre ?
Pour représenter la folie.

Depuis quand ?
Depuis l'âge de 8 ans, à la fête de l'école primaire.

Si vous étiez un personnage de théâtre ?
Hamlet.

Les gens de théâtre qui vous ont profondément marqué ?
Madeleine Marion, Micheline Dax.

Les comédiens et comédiennes dont vous vous sentez le plus proche ?
Jean-Quentin Châtelain.

Vos auteurs favoris ?
Shakespeare.

Vos metteurs en scène favoris ?
Frank Castorf.

La pièce qui vous a le plus marquée ?
Shakespeare par Ariane Mnouchkine.

Avez-vous le trac ?
Oui.

Votre meilleur souvenir de théâtre ?
Vomir en scène dans le rôle de Lady Macbeth, quand j'étais enceinte.



MATHILDA OLMI

Pendant les répétitions de *Bajazet*, le 10 octobre 2019, au Théâtre Vidy-Lausanne

Votre pire souvenir ?
Pareil !

Votre livre de chevet ?
La Bible.

Vos passions ?
Le cheval.

Que détestez-vous par-dessus tout au théâtre ?
L'interdiction de fumer.

Le texte de théâtre que vous emporteriez sur une île déserte ?
Le Mahâbhârata.

Votre plus grand succès au théâtre ?
Penthésilée, de Heinrich von Kleist, mis en scène par Julie Brochen.

Votre plus grand « flop » ?
Histoire vraie de la Périchole, d'après Jacques Offenbach, dans une mise en scène de Julie Brochen au Fes-

tival d'Aix-en-Provence. Ils n'ont pas voulu entendre que les acteurs chantent mieux que les chanteurs.

Ce qui vous agace le plus chez le public ?
La toux.

Qu'avez-vous réussi de mieux dans votre vie ?
Mon balcon.

L'autre métier que vous auriez aimé exercer ?
Géographe.

Le plus beau compliment qu'un spectateur vous ait adressé ?
« Vous êtes émouvante. »

Un conseil à ceux qui entrent dans le métier ?
Courage, fuyez !

PROPOS RECUEILLIS
PAR NICOLAS MARC

À RETROUVER SUR SCÈNE

Dans *Bajazet* - en considérant le Théâtre et la peste, d'après Jean Racine et Antonin Artaud, mise en scène de Franck Castorf. À Madrid, Valence, Annecy, Modena, Porto et Lisbonne.